La cité moderne l'église et notre terre

Autor(en): **Voirol, Edgar**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Heimatschutz = Patrimoine**

Band (Jahr): **27 (1932)**

Heft 4

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-172540

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA CITÉ MODERNE, L'ÉGLISE ET NOTRE TERRE.

Les prédicateurs tonnent contre la corruption de ce siècle, les philosophes dénoncent son matérialisme grossier, les éducateurs se plaignent d'une jeunesse indisciplinée, beaucoup ne voient dans les arts contemporains que désordre, folie et révolution, si bien que pour eux, une œuvre n'a de prix que si elle est une copie fidèle du passé.

Je ne crois pas qu'il faille regretter les siècles écoulés, car un observateur perspicace et désintéressé découvre dans notre époque des valeurs et des promesses dignes d'envie.

C'est que le temps décante les années comme le vin, et les manuels ne retiennent, en général, que les agréments d'une période; ils servent un vin filtré. Dans notre vin nouveau, seuls les gourmets discernent déjà, avec complaisance et charité, mêlés aux déchets inévitables et aux lies, le fumet type et la couleur du parchet!

Il y a une architecture moderne, d'ailleurs très variée, elle répond aux besoins du culte et prend légitimement sa place à la suite des styles connus. Qu'elle utilise des formes connues et familières, l'arc et l'ogive, avec un bonheur nouveau, ou qu'elle se complaise dans les volumes et les surfaces plus austères, elle apporte des éléments qui l'harmonisent à notre terre et l'apparentent au paysage. Tels seront les points que nous effleurerons.

Tandis qu'une équipe d'hommes d'affaires estiment tout à prix d'argent, une élite de citoyens, dont vous êtes certainement, Mesdames et Messieurs, s'élèvent au-dessus de cette conception industrielle de la vie. Ils s'échappent des engrenages journaliers pour prendre contact avec la nature. Ils connaissent leur pays.

Chaque coin de terre sécrète un charme qui opère lentement sur les âmes attentives. Il y a le jeu des lignes, le ciel et l'accord des cultures avec l'anatomie du sol. Dans le cœur de l'homme se développe un amour intelligent très éloigné d'un attachement intéressé. On aime son pays non tant pour ce qu'il rapporte que pour ce qu'il signifie.

Mais ces beautés naturelles représentent presque toujours une valeur marchande. Il y aura dès lors lutte entre ceux qui veulent monnayer notre terre et ceux qui cherchent à en sauver la beauté.

Sans doute, les forces sont inégales. Malgré les généreux efforts de ces derniers, les forêts de châtaigniers, chez nous, tombent sans pitié, des garages enlaidissent les abords des grandes villes, des réclames occupent les plus beaux sites, la construction des églises et des chapelles est confiée quelquefois à des entrepreneurs sans goût, par raison d'économie, dit-on. On a vu autrefois l'église paroissiale de St-Maurice passer à un vague style baroque. Les colonnes disparurent dans des pilastres, de précieux autels de bois furent vendus et remplacés par de grandes machines en marbre, car à cette époque on avait la folie du marbre!

Les amis de notre pays n'enregistrent pas que des défaites. Ils ont sauvé de la ruine une multitude de bâtiments, protégé de nombreux paysages, conservé à des lieux leur cachet original.

Mais ils n'aspirent pas qu'à être de simples conservateurs. Notre pays, s'il cherche et conserve avec un soin jaloux les vestiges du passé n'en est pas moins un organisme en marche. La vie ne s'y est pas arrêtée comme dans le château de la Belle au Bois dormant, où, après mille ans, rien n'avait changé.

S'il y a un amour du pays louable, il en est un étroit qu'il importe de signaler. Nous ne pardonnons pas à Bramante d'avoir détruit tant de monuments vénérables qu'il réduisait en matériel de construction, ce qui lui valut le surnom de «Ruinante». Nous lui en voudrions tout autant s'il avait tué la Renaissance dans l'œuf, et si, sous prétexte qu'elle innovait en apportant des formules qui sont aux antipodes du style qu'elle supplantait, il avait chanté les agréments d'un art désormais usé, vide et stérile.

Le passé peut être fier des splendeurs que nous entretenons avec piété, mais cet embaumement ne doit pas nous absorber au point de nous faire oublier le présent. Les cimetières, c'est bien! Mais vivent les berceaux! On ne peuple pas une ville nouvelle avec des cadavres reconstitués et maquillés. La joie sort des organes vivants.

L'archéologie borgne, une fausse et exclusive admiration du passé ont étouffé en nous la fantaisie, l'esprit créateur. Le XIXe siècle, en architecture, du moins, a imposé et multiplié les mauvais copistes. Des tendances nouvelles se font jour. On a cru trop longtemps qu'on servait son pays en construisant des chalets, des hôtels de ville en style gothique, des maisons d'école en style bernois. On ne supprime pas un mal pour en répandre un autre. On ne choisit pas entre une villa ridicule de 1900 et un chalet, pas plus qu'un homme du monde n'hésite entre des braies et des hauts-de-chausses. Il commande à son tailleur des pantalons à rayures mode et des chaussettes de soie.

Les intéressés et les coupables sont les entrepreneurs mués en architectes pour qui la copie supprime le travail d'invention. Ils trouvent tous les éléments de leurs constructions dans les catalogues. Ils n'ont que la peine d'assembler, plutôt mal que bien, des éléments hétéroclites, qu'unit une apparence de style. Ce qu'ils font pour le bâtiment civil, ils l'appliquent en grand lorsque l'ignorance d'un comité leur permet le plein jeu dans une église.

Ce qui précède était nécessaire pour rappeler à l'archéologie son objet propre.
Avant de préciser les caractères de l'architecture moderne, il n'est peut-être pas inutile de jeter un regard sur l'évolution de l'architecture religieuse. Si chaque style a été moderne un jour, c'est-à-dire florissant sous les yeux des contemporains, la qualité de moderne n'a rien qui doive nous choquer. Il y aura, bien sûr, comme dans toute innovation, des extravagances, des recherches qui ne seront pas heureuses. Est-ce que tout le Bernin est du meilleur goût? N'y a-t-il des erreurs que chez nos contemporains? Il faudra donc se tenir à égale distance du snobisme qui accueille toutes les productions avec transport, pourvu qu'elles offusquent, et de la routine qui ne discerne la beauté que dans le pénombre du passé.

Il importe d'adapter son esprit aux beautés diverses, comme les sens s'adaptent à l'objet pour le percevoir. L'œil ne regarde pas le soleil comme une étoile dans la nuit: il se «conforme». De même notre culture doit être assez large pour s'étendre à toutes les manifestations de l'art, pour discerner toutes les parcelles de beauté qu'expose ou dissimule un ouvrage.

«Ce n'est pas vrai, dit le P. Régamey*, que dans les arts l'amour soit exclusif. Ou plutôt le goût n'exclut que le médiocre. Mais comme il connaît tous les aspects du beau, il semble au vulgaire aussi fantasque qu'intransigeant. Plus il s'affermit, plus il est agile, et s'enchanter d'une forme lui donne une facilité déconcertante à se plaire plus intensément en une autre, qui paraît très opposée. Au contraire, quand l'amour des monuments d'une époque ferme les yeux sur les mérites de ceux qui datent d'autres temps, c'est le signe qu'on n'aime pas assez et qu'on n'aime pas bien ceux qu'on aime.» Cette causerie n'a pas d'autre but que de mettre en évidence ce qu'on pourrait appeler les «Variations du beau» ou la «beauté aux cent visages» ce qui ferait un titre de roman très alléchant!

L'Eglise nous donne un magnifique exemple de large compréhension.

Voyons comment elle s'adapte aux architectures. Il est intéressant de noter que le temple grec n'est que le développement du palais mycénien appelé mégaron. La divinité à qui l'on réservait la meilleure place au foyer eut ensuite la plus belle demeure de la cité.

C'est ainsi que les basiliques chrétiennes reproduisent à peu près la maison gréco-romaine et la basilique païenne. Elles ne furent au début qu'une habitation ordinaire; «adaptées plus étroitement à leur destination spéciale, elles étaient réduites aux parties essentielles, seules utiles aux cérémonies, c'est-à-dire le porche gardé par les portiers, l'atrium où attendaient les catéchumènes et les pénitents, le péristyle qui, sous ses galeries, abritait à gauche, les femmes, à droite, les hommes, et l'exèdre ou salon qu'occupaient le clergé et l'évêque.»

Lorsqu'au XIe siècle, la lourde maçonnerie supplanta la colonne, les toitures et les murailles décorées, on emprunta le plan de la basilique à Rome et l'Orient fut mis à contribution pour les coupoles et les voûtes. Comme la poussée verticale, dans le temple grec, devient oblique dans l'église romane, les murs s'épaissirent pour la soutenir, les fenêtres étroites et rares n'affaiblissent pas les soutiens. L'obscurité n'est donc pas ici le résultat calculé d'une piété sentimentale qui se complaît à l'ombre, mais une véritable infirmité. Il n'y avait pas alors moyen de faire autrement. A ce propos, il vaut la peine de signaler comment les architectes de toutes les époques boîtent avec grâce. Ils luttent avec la pesanteur, avec les déficiences de la matière à disposition, mais ils savent si bien tirer parti de leurs infirmités, qu'à distance, ils nous font prendre pour des jeux gratuits ce qui n'était à l'origine qu'échec et soumission nécessaire: ainsi, les colonnes, les arcs-boutants, les piliers dont ils cachent le rôle de béquilles pour ne livrer que la fonction ornementale.

A suivre. *Edgar Voirol.*

* Vie intellectuelle, janvier 1932.